bles. Nous citons sans aucun commentaire, car on ne saurait qu'affaiblir de tels récits en les surchargeant de réflexions.

“ Il y a un mois, dans la ville où je prends les eaux, j'avais vu partir le train de mobilisation, enguirlandé comme pour une fête, emmenant des soldats vaillants et robustes, gais, de cette gaieté française qui en fait les premiers du monde. S'ils avaient eu une larme en disant “ au revoir ” aux leurs, ils l'avaient vite séchée. Ils partaient si confiants! J'en avais remarqué un, entre autres, un petit blond, l'air d'un gosse, qui amusait ses camarades par ses facéties. Il avait dessiné une tête de Guillaume, avec des moustaches énormes, et écrit au-dessous dans une pittoresque orthographe: “ Salo, va, ou te pendra ”. Sa mère, qui l'accompagnait, avait le coeur si serré de chagrin — elle était déjà âgée, avec ce regard pénétrant de ceux qui ont beaucoup souffert — que je crois bien que c'est pour elle qu'il était si gai. Le train sifflait qu'elle s'accrochait encore désespérément à lui : “ Allons, au revoir, maman, fit-il, avec un entrain un peu forcé cette fois, faut me laisser partir, et tu ne m'as pas dit ce que tu voulais que je te rapporte de Berlin? ” “ Ta peau, mon garçon ”, cria-t-elle avec un accent qui faisait mal.

“ Je pensais à cette acclamation en attendant le train qui devait nous ramener ces mêmes soldats blessés. Hélas! combien y en avait-il dedans qui ne rentraient chez eux que pour y mourir ? Bien avant l'heure, les abords de la station étaient noirs de monde. Toutes les femmes de l'endroit fraternisaient dans la même inquiétude. Au premier rang, je reconnus celle qui accompagnait le soldat blond, le premier jour de la mobilisation. Elle était raide, toute tendue dans la fièvre de l'attente. Ses yeux dévoraient l'horizon. Ce fut elle, la première, qui dit à voix basse : “ Les voilà! ”